

# Le Calepin

- BLEU -

n°4 - 1<sup>er</sup> janvier 2018

*L'équipe des Calepins  
vous souhaite une belle année  
de découvertes littéraires*

## n°4 – Fantômes

### Sommaire

CHARLES DUNAJEWSKI CARNET D'UN FANTÔME	3
MICHEL LALET LES VISITEURS DE PAPIER	6
MARIO LUCAS UN PETIT TAS DE CENDRES	13
ROGER WALLET DANS LA NUIT	15
YVAN RADUSZENSKA MENDIGOT	19
NADINE FOUCHET LES JOURS TROP COURTS DE DÉCEMBRE	23
NADINE FOUCHET TROUBLE COMME DE L'EAU DE SOURCE	26

### **Avertissement**

Cet exemplaire retrace les premiers battements d'ailes avant la chute, il est donc possible de le lire en regardant le ciel. À l'issue de cette lecture, il se peut que vous vous sentiez pousser des ailes. Il vous reviendra alors de poursuivre l'écriture de ce carnet et d'ainsi prendre votre propre envol.

### **Risques d'allergies**

Peut contenir des traces de poésies, de pensées et d'humanité.

Copie épurée des carnets originaux et certifiée sans traces de sang, de sueur et de larmes.

### **Avertissement aux lecteurs**

Nous, personnages de tous temps et tous genres, revendiquons notre statut de fantôme. Nous nous désolidarisons de nos auteurs qui nous créent à des fins de prétextes à leurs névroses. Nous revendiquons notre éternité et notre indépendance au-delà de toutes critiques littéraires qui n'ont que faire de notre avis. Auteurs, ayez peur de vos propres fantômes car nous survivrons à tous vos secrets et mensonges, nous ne représentons que nous-mêmes dans le silence des bibliothèques et l'imaginaire de vos lecteurs que nous infiltrons au gré de leur lecture, unique passerelle entre vos âmes.

Face au miroir, je pensais me voir, je n'y voyais que le fantôme de mon personnage me souriant cyniquement.

Un personnage de fiction est comme un fantôme qui s'adresse à l'auteur. Il est son miroir, un personnage n'est pas l'auteur, il n'en est pas moins un prétexte à ses névroses.

30/04/14

### **Mots de rien**

Envie d'écrire et n'avoir rien à dire, voilà la souffrance de l'écrivain.

Je n'aime pas écrire. Cela revient à introduire une main dans le crâne, l'autre dans la poitrine. Malaxer le cerveau et le cœur, voilà bien la douleur. C'est être présent à une fête, et se contraindre à sourire. Ce degré de bonheur aboutit toujours à un degré de souffrance équidistant. Je fuis l'écriture comme la foule. J'ai une grande méfiance des mots. Surtout ceux aussi inutiles et répétitifs que moi. Pouvoir terrible et intransigeant à l'écrit : l'esprit des Lois... Je ne suis pas de ce monde, ne parle pas le même langage. Je me suis trompé d'époque. À la poursuite de fantômes, ancêtres de mes souvenirs vivants qui me harcèlent. Invisibles pour tous, depuis ma naissance je ne vois qu'eux. Ils m'ont pourtant appris l'inspiration, celle-là seule qui me console : mots de grâces et de vertus. Enfin seul à ma table, rassuré par le grattement de la plume sur le papier, je me laisse aller. Hypnotisé par le chant des mots et la nécessité d'écrire pour m'évader d'un quotidien incompris et si éloigné de mes souvenirs d'origine. Mots de rien, mots de paix avec moi-même, toutes drogues étant inutiles. Je suis né bien trop tard, cette projection dans le futur ne m'a rien appris, sinon la consternation de la race cynique, la race humaine ! Me voilà bien inutile, il est temps pour moi de prendre congé. Mais pas avant d'avoir suffisamment emmerdé par ma seule présence et mon inertie ce monde de rentabilité et de calcul. Pas avant d'avoir saisi le mode d'emploi pour être heureux et essayer de l'être avec mes proches. Alors enfin je partirai, dans le monde de

l'ombre d'où je viens et où je vais. Monde que je frôle chaque jour que le besoin d'écrire se fait sentir. Oui, le futur nous ment !

07/02/14

Les fantômes existent en tant que fantômes. Ce ne sont après tout que des hommes dénudés de leur enveloppe physique...

27/12/04

L'inspiration provient du sommeil. Le sommeil est la porte d'un monde parallèle. En ce monde, inutile d'avoir peur de son propre fantôme. Car celui-là même se gonfle de rêves et agite dès le lendemain la main nerveuse cherchant le réveil et la plume.

12/01/07

À force de claques reçues dans la vie professionnelle, beaucoup ont appris à ruser, c'est-à-dire à penser la même chose mais en fermant leur gueule afin d'éviter ces éternels dialogues de sourds ne menant à rien sinon à des procès ou coups de poing imminents. Seul moyen de se faire apprécier de ses collègues et supérieurs : ne plus s'énerver, bref, rester un fantôme...

Septembre 2008

Plus de six cents nouveaux livres à chaque nouvelle rentrée littéraire, est-ce élargir le fossé entre l'élite et les délaissés de l'Éducation nationale ou est-ce la culture de masse qui étouffera d'office ce chiffre ?

Qui mène la danse dans notre société ? "Les bourrins" qui n'ont que faire de nos derniers intellectuels et de notre patrimoine culturel ou ces six cents auteurs sitôt invisibles dans nos mémoires ?

Dans quelle catégorie me situer : les 20 ou les 80 % ?

Septembre 2008

Jouer aux échecs contre un ordinateur c'est jouer contre soi-même, c'est-à-dire contre son fantôme.

Septembre 2008

"Je suis transparent !" En voilà une jolie parole d'homme politique ! Si transparents qu'ils sont invisibles dans leurs actions. Oui, les hommes politiques aussi ont le pouvoir d'être des fantômes.

16 octobre 2008

Pourquoi j'écris ? Parce que c'est en moi, je porte ce gène ou ce virus en moi ; je vis avec comme d'autres vivent avec "un talent" ou un cancer. Parce qu'une petite voix m'y force, un double, mon fantôme qui apparaît dans le regard, la gestuelle de mon ombre, seule véritable trace de mon existence.

16 octobre 2008

Entre deux battements de cœur, je suis mort, je ressens la foi, la pureté, le plaisir d'être un fantôme.

10/05/09

Le vrai secret pour devenir un fantôme est que je reste aussi indifférent à l'appât du gain qu'à mon invisibilité en ce monde. Partant du principe que je peux crever aujourd'hui ou dans un an, quel intérêt à perdre tant d'énergie à se hisser vers un imaginaire carton-pâte ? J'ai dépassé la lutte des classes car devenir l'esclave du patronat est un truc qui m'indiffère superbement. Pourquoi ? Parce que je suis plus préoccupé par ce qu'il me reste à faire sur terre maintenant que je suis devenu ce "*navire en flammes qui s'éloigne sous un ciel de mille feux*".

Ma fonction poétique étant remplie, mon devoir envers la poésie étant accompli, que faire ?

Supporter le reste du monde ?

(Ce n'est pas vantardise que d'écrire cela. Le badaud qui croirait cela, je l'invite à passer son chemin en retournant vers ses écrans de télévision ou d'ordinateur car il s'agit là d'une conversation sérieuse entre fantômes, c'est-à-dire entre ex-adolescents ayant produit leur meilleur jus créatif.)

Que nous reste-t-il à faire, hormis errer parmi vous sans que vous sachiez tout l'honneur qu'il vous est donné de croiser des poètes, ces hommes et ces femmes sensibles à votre monde. Mais vous ne le savez pas car pour tous ceux qui n'ont pas encore franchi le pas du néant, il leur reste encore la délicatesse de supporter tout le poids de vos lieux communs.

22/08/09

J'ai fait le deuil de mes utopies. Rêver d'un monde meilleur, qui ne garderait que le meilleur de chaque parti politique, est une illusion de plus. Je ne suis une menace pour personne, je suis en paix avec moi-même. Et puisqu'il n'y a plus d'espoir, quel bonheur d'être un fantôme !

22/10/09

Nos amours perdus et jamais atteints sont d'atroces fantômes qui hantent nos nuits.

10/11/09

Une musique est aussi invisible qu'une odeur, elle se déplace, nous attire, elle est un fantôme jouant avec nos sens.

06/10/11

Dans le cimetière de mes souvenirs, existe un tombeau que j'affectionne particulièrement et j'aime à venir m'y asseoir pour méditer : ce tombeau contient toutes mes pensées perdues à jamais. Et je connais la douleur d'être un fantôme assis sur le tombeau de ces phrases oubliées, sitôt mortes à la naissance, sitôt enterrées. Que de chemin parcouru pour parvenir ici ! Ces poèmes, ces idées, ces phrases, ces images uniques, magnifiques sont autant de moment de pureté, de grâce qui eux seuls décident de venir à nous. Amertume de l'éphémère : les étoiles filantes traversent nos rêves qui s'évaporent dès que l'envie de les revoir nous traverse l'esprit. Trop libre et trop pur pour se salir à l'humanité, la fée de l'inspiration s'envole. Alors, tel Ulysse, parcourant ses rêves à la recherche de ses pensées, ce long voyage nous révèle combien une vie de sommeil sera toujours trop courte.

On se réveille, quelque chose a existé durant quelques secondes, autant dire des siècles. Il nous a été donné l'autorisation de le savoir, mais fait interdiction de repartir avec ces trésors de la pensée qui sont autant de fantômes conduisant à la jouissance spirituelle par l'accouplement du corps et de l'esprit.

La chimie des rêves est un mystère dont nos corps sont les tombeaux.

27/10/13

Mon ombre n'est-elle pas elle-même une couleur fantôme ?

07/03/15



LES VISITEURS DE PAPIER

Je m'étais remis au travail depuis deux jours quand le type a frappé aux carreaux. C'était une fin d'après-midi d'octobre où tombait depuis la veille une petite pluie fine et persistante. Je me suis levé pour aller voir qui frappait ainsi et j'ai vu un homme à la grande tête chevaline couturée de cicatrices. Il me dit plus tard se nommer Krank. Il passa devant moi en me regardant à peine et entra dans le salon comme s'il connaissait ma maison depuis toujours. Il tira une chaise et s'assit à ma table de travail à l'opposé de la place qu'occupe mon petit ordinateur, sans paraître s'intéresser à autre chose que de trouver la meilleure position possible sur sa chaise... Je m'assis à mon tour à ma place, jetant un regard nostalgique sur l'écran où s'affichait la dernière page que j'avais écrite au cours des heures précédentes. En regardant l'homme, je fis un signe interrogateur.

- Je m'appelle Krank, dit-il. Je suis en retard. Pas pu venir plus tôt!

Il avait un côté à la fois nonchalant et dangereux, c'est du moins la réflexion que m'inspira le geste qu'il fit pour s'emparer de ma bouteille de whiskey qui traînait sur la table. Un geste lent, ample, sûr et décidé. Un geste auquel on ne s'oppose pas.

- Je suis en retard parce qu'on a eu des emmerdes... laissa-t-il tomber au bout d'un long moment.

- Qui ça, «on»? demandai-je.

- Moi et les deux autres...

Je laissai le silence se réinstaller, récupérerai tant bien que mal la bouteille et me servis un verre.

- Vont arriver dans la soirée, laissa tomber Krank.

- Déjà, ce serait aimable à vous de m'expliquer ce que vous venez faire ici...

- Tu connais un autre endroit? laissa tomber Krank.

- Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

- Pardi! dit Krank d'un air entendu.

- Vous êtes venu à pieds?

- En volant! dit Krank dans un éclat de rire sinistre.

Je dévisageai encore longuement ce type. Ni sa tête ni ses manières ne me plaisaient beaucoup.

- Non, je déconne! Mais t'es quand même un foutu connard d'habiter un coin aussi paumé. Tu as vu l'état de mes pompes? dit-il en posant son pied boueux en plein milieu de la table.

- Il n'y a rien ici. Tout juste un vieux type qui essaie péniblement de se remettre au travail. Vous perdriez votre temps en faisant venir vos amis. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire par ici?

Tandis que je parlais, je voyais son regard fureter dans toute la pièce, à peine dérangé par le bruit de fond que devaient faire mes paroles. Il avait deux petits yeux mobiles, profondément enfoncés sous une masse de sourcils roux et il semblait passer la pièce au scanner, regardant au travers des objets tout comme il avait l'air de regarder à travers moi.

- Et puis il n'y a rien à manger ici, ajoutai-je un peu bêtement.

- Ta gueule! laissa-t-il tomber, en plaquant son énorme patte sur la pile que formaient les deux cents premières pages de mon roman.

- Alors c'est ça que t'écris? demanda-t-il, en attirant la pile de feuilles à lui.

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dis-je. Laissez tomber. Ça me paralyse si quelqu'un lit trop tôt ce que je suis en train de faire...

Je tentai de reprendre mes feuilles, mais il leva

la main et fit encore entendre un ricanement qui disait que mon opinion n'avait pas le moindre intérêt.

- Tu la boucles ! Faut que je lise tes conneries. Peut-être que ça va m'aider à comprendre ce qui se passe...

Toujours avec l'une de ses jambes posée sur la table, il se mit à lire, lentement. Je voyais ses deux yeux fonctionner comme le chariot des anciennes machines à écrire. Lent mouvement vers la droite, brusque ressaut pour aller à la ligne suivante. Tout juste si je ne n'entendais pas les cliquetis de son cerveau...

Contrairement à ce que mon éditeur attendait que je lui livre, je m'étais embarqué sur une histoire qui racontait les dernières années de la vie d'un vieux bonhomme atrabilaire, paumé et misanthrope, qui voyait le maigre fil de sa vie menacer de se rompre par l'irruption d'une progéniture dont il avait jusque-là ignoré l'existence. Ce roman n'avait rien à voir avec ce que j'écris habituellement. Mais je voulais croire de toutes mes forces qu'après cinquante polars publiés j'étais en droit d'essayer de devenir un écrivain et plus seulement un fabriquant d'intrigues à la sauce truands, flics et coups foireux qui tournent autour de la case prison !

- Allez, ça va. Rendez-moi ce manuscrit, vous voulez bien ? Il n'y a rien d'intéressant pour vous là-dedans.

J'ajoutai, comme si l'argument pouvait porter :

- C'est un premier jet. Tout ça va bouger, vous savez. C'est encore du travail préparatoire...

Krank leva un instant les yeux de sa lecture et le regard qu'il me lança de ses deux petits yeux de prédateur me glaça le sang...

- C'est mon éditeur qui vous envoie ?

Il ne leva même pas la tête.

C'était idiot. Ce n'était certainement pas quel'un de la maison d'édition. Ce type était un vagabond, un voyou qui profitait de l'isolement

de ma maison pour s'imposer chez moi.

- Bien... On va mettre les choses au point, voulez-vous ! Je n'ai pas de problème à ce que vous restiez ici pendant quelques heures si ça vous fait plaisir ou si vous avez besoin de vous planquer. Mais je ne supporte pas qu'on mette les pieds sur mon bureau ! Ensuite vous allez me rendre immédiatement ce manuscrit...

Krank me regarda un instant, puis dans un geste qui témoignait d'une force hors du commun, il leva les deux cents feuillets qu'il déchira en deux, d'un coup sec, avant de les lancer en l'air derrière lui.

- C'est de la merde, mon pote !

En se relevant, il attrapa le bord de la table qu'il renversa sur mes genoux, propulsant par terre tout ce qui s'y trouvait.

Et il ajouta :

- Je crois que Manuel et Nina sont à la porte...

Autant Krank avait une sale tête et était accourtré comme un malfrat, autant Manuel avait l'air de sortir d'une gravure de mode. Petit, vêtu élégamment, chevelure blonde soigneusement peignée en arrière, il avait une voix délicate, presque précieuse. Il avait dû passer entre les gouttes car son costume à fines rayures semblait sec et de plus il ne laissait pas derrière lui les immondes traces de boues que son compère avait répandues dans tout le rez-de-chaussée de ma maison. Par contre entre ses doigts fins, il faisait tourner à la manière d'un prestidigitateur un couteau de lancer effilé et menaçant.

Quant à Nina, se dégageait d'elle une énergie à couper le souffle. C'était une petite femme brune d'une trentaine d'années, tout de noir vêtue, à l'aura et au magnétisme tels qu'on ne pouvait plus la lâcher du regard. En l'espace de deux secondes je fus certain que c'était elle le personnage important du trio. Krank et Manuel pouvaient rouler des mécaniques autant qu'ils le

voulaient, je pense que la jeune femme les aurait fait ramper à ses pieds d'un simple claquement de doigts. Nina n'était pas souriante. Elle avait un visage dur et s'essayait à une succession de rictus soulignés au charbon du maquillage qui visait à lui donner l'air plus impitoyable encore. Elle donna quelques coups de pieds étudiés pour repousser l'ordinateur et mes affaires que Krank avait renversées un peu plus tôt et, après avoir balayé de la manche le peu qui était resté sur la table, ils s'y installèrent tous les trois. Je restai un peu en retrait, légèrement appuyé sur le chambranle de la porte du salon. C'est toujours fascinant de voir ce que des personnages comme ceux-là peuvent dire et faire. Bien que toujours dans un profond état d'incompréhension quant aux véritables raisons de leur arrivée chez moi, j'étais décidé à en apprendre le plus possible. Ils étaient assis tous les trois, tendus et silencieux. Nina tourna légèrement la tête pour me dévisager puis reporta son regard vers Manuel. Avec une vitesse foudroyante, il lança son couteau qui vint se planter en claquant dans le bois du montant de la porte, à deux centimètres de mon oreille.

- Casse-toi, dit-il simplement.

Je me suis réfugié dans la cuisine en maugréant car la menace réelle du couteau à deux doigts de mon visage me gâchait le peu de plaisir que leur irruption soudaine aurait éventuellement pu m'apporter.

J'étais également en colère contre Krank qui avait déchiré mon manuscrit, ce qui n'avait en réalité pas d'importance puisqu'il me suffirait de le réimprimer. Mais je lui en voulais de son geste et du mépris dont il témoignait. Je me mis à penser à mon travail en cours. Il me plaisait bien ce personnage. Ce vieux bonhomme auquel je voulais donner une ultime chance de se rattraper. Quelle idée avais-je ? Je ne le savais pas très clairement ! Parler de la bonté ? De générosité ? M'attarder à une forme d'humanisme retrouvé ? La bonne vieille épiphanie d'un auteur qui a trop

joué avec les poubelles et les caniveaux ? Je n'étais pas tellement allé dans cette direction avec mes polars tout au long de mes années de romancier. J'étais au contraire le Roi du Coup Foireux, comme on peut le voir écrit sur les quatrièmes de couverture de mes bouquins. Les trois olibrius qui venaient de débarquer s'inscrivaient dans cette bonne vieille tradition que je tentais de mettre de côté... Bien éloignés de mon vieux bonhomme qui avait besoin d'un peu plus de nuances et de profondeur pour se mettre à exister vraiment !

En me faisant une tartine de pâté je fis dégringoler une assiette par terre. Nina poussa la porte de la cuisine.

- Qu'est-ce vous foutez ? elle a demandé.

- Vous avez faim ?

Mais elle avait déjà quitté la pièce en ne se donnant même pas la peine de me regarder. Manuel passa la tête par l'ouverture et demanda poliment :

- On peut boire quelque chose ?

- C'est si gentiment demandé... fis-je, en lui montrant la grande cave à vins placée à côté du frigo. Il commença à sortir les bouteilles une à une en poussant des sifflements d'admiration.

- Haut Brion 86, ça vous convient ? demanda-t-il à la cantonade. Tire-bouchon ?

Je montrai un placard où il pourrait trouver ce qu'il cherchait, puis on s'est retrouvé tous les quatre dans la pièce d'à côté avec la bouteille entre nous.

- Monsieur Polar, des gens ont tenté de nous faire disparaître de la réalité ! Ils ont raté leur coup. Mais c'est pour ça qu'on est arrivé en retard. Alors, deux choses doivent être claires entre nous : primo on va mettre les bouchées doubles à partir de maintenant et deuxio, vous allez vous tenir à carreau, parce qu'on a comme une vague idée que vous n'êtes pas étranger à ce qui nous arrive...



Aux paroles de Nina, Krank poussa un hennissement à mi-chemin entre rire et étrangement.

- C'est quoi, cette histoire de retard ? C'est la deuxième fois que vous me parlez de retard. Vous avez un train à prendre ou quoi ?

Manuel me tapota le bras droit puis se mit à agiter doucement son index de gauche à droite :

- Oubliez l'humour ! Ce sera mieux pour tout le monde...

- Bon, ça va Monsieur Manuel-je-ne-sais-qui ! Vous n'allez pas me balancer votre couteau à chaque fois que je prononce un mot tout de même...

Manuel s'est levé pour aller ouvrir une nouvelle bouteille. J'ai juste eu le temps de vider un verre et Nina m'a viré :

- Polar, tire-toi ! Va te coucher !

Je suis monté à l'étage, perplexe et pas vraiment rassuré. J'ai longuement entendu le ronron de leur conversation sans parvenir à m'endormir.

Quand je suis descendu le lendemain matin, je dus presque me pincer pour y croire quand je vis Krank se baisser pour passer sous le linteau de la porte de la cuisine... Il me semblait bien que la veille il y passait sans problème. Avait-il réellement grandi de trente centimètres ? Mais il n'avait pas seulement grandi, il s'était élargi ! À mieux le dévisager, sa grande tête chevaline me sembla plus longue et ses cheveux plus broussailleux... Quant à Nina, la nuit lui avait fait du bien, car je ne distinguais plus sur ses traits les outrances qu'elle y avait accrochées la veille. Un peu plus tard ils m'enfermèrent de nouveau dans la cuisine et vers onze heures quelqu'un tapa à la porte d'entrée.

- Polar, allez ouvrir ! m'ordonna Nina depuis la pièce voisine.

Je me levai, suivi de Krank qui emplissait maintenant tout le vestibule. Derrière la porte se tenait un homme de taille moyenne, aux cheveux

blancs, d'environ soixante-dix ans, vêtu d'un imperméable de marine jaune criard.

- Quel temps ! dit-il. Je peux entrer ?

Je me dis que ce devait être un voisin qui avait dû rencontrer un problème. Une panne de voiture par exemple.

- Je m'appelle Jean Lacenaire, dit-il. J'ai marché jusqu'ici, mais je vois que vous avez des amis... Je devrais peut-être vous laisser...

Je n'avais jamais vu cet homme-là, mais son nom me fit un choc. Ce nom était celui que j'avais donné au personnage principal de mon roman !

- Je ne sais pas si c'est très bien de ma part... ajouta-t-il encore tout en s'avançant vers le salon.

En voyant les trois énergumènes le vieil homme se figea net. De leur côté dès qu'ils l'aperçurent Nina et Manuel se levèrent d'un bond. Ils se précipitèrent sur lui, l'attrapèrent chacun par un bras et le forcèrent à s'asseoir sur une chaise. Avec une vivacité surprenante, Krank qui était sorti de la maison y rentra de nouveau en trombe, muni de rouleaux d'adhésif qu'il avait trouvés dans mon atelier et se mit à saucissonner le vieil homme.

- Putain, Jean Lacenaire ! dit Nina. On te tient...

Comment connaissait-elle le nom de cet homme qui arrivait de nulle part ? Cet homme âgé dont le nom était celui du personnage de mon bouquin que seul Krank avait feuilleté de la manière pénible que j'ai déjà rapportée.

- Tu ne t'attendais pas à ce qu'on te mette la main dessus, je suppose ? reprit Nina.

L'homme ne disait rien. Il s'était ratatiné sur sa chaise, le menton collé sur sa poitrine.

- Je ne faisais que passer, vous savez. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de m'attarder...

- Mais tu as vu ce que tu nous as fait ! se mit à hurler Nina dans le visage de Lacenaire. Par ta faute on est en train de crever !

Je m'assis et me servis un grand verre du Pauillac Château Latour 1988 que Manuel avait ouvert quelques instants plus tôt. J'étais perplexe mais je

dois reconnaître que ça commençait à m'intéresser : qu'est-ce que ce petit homme fluët avait bien pu faire à ces trois terreurs ?

– J'étais un peu obligé, dit le vieil homme. C'est celui-là, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil acéré dans ma direction, il ne m'a pas vraiment laissé le choix...

– Mais tu ne n'as pas réussi à nous tuer, mon pote ! Tu vois, on est là... On tient le coup et on va te refiler à bouffer aux cochons...

– Ça ne vaut pas la peine, dit Lacenaire. J'ai soixante-dix ans, vous savez. Je n'en ai plus pour très longtemps...

– Mais qu'il est con, celui-là ! cracha Nina. C'est justement le contraire. C'est l'épaisseur de tes soixante-dix piges de vie qui nous foutent dedans ! C'est tout ce chemin, depuis ta jeunesse... C'est ton âge mûr, tes amours à la noix, tes conneries, tes histoires en Amérique ou je ne sais plus trop où...

– Asie, corrigea Lacenaire d'une voix douce.

– Oui, je m'en fous ! C'est toute cette quincaillerie de ta pauvre vie de pauvre vieux con qui excite l'autre imbécile ! Regarde-le, ton Monsieur Polar... Il se léchait les babines en te faisant barboter dans ta décrépitude. Alors il t'a gonflé à bloc en te donnant de belles grosses tranches d'existence pour pouvoir clapoter dans tes miasmes ! Mais il fait moins le malin maintenant...

Elle marqua une courte pause, se tourna vers moi.

– Ressers-toi un verre, connard ! Tu ne sais faire que ça de toute façon. Et regarde bien ce qu'on va lui faire à ton vieux... Regarde ! Parce qu'ensuite ce sera ton tour !

– Mais lui, qu'est-ce qu'il vous a fait ? demandai-je.

Krank poussa un nouveau hennissement suraigu et s'affala à la renverse en se tapant littéralement sur le ventre. J'eus l'impression qu'il s'était rasé la tête et qu'en quelques minutes son volume avait réduit de moitié. Il beuglait un mélange de

fou rire et de cris de désarroi, tant et si bien que je me dis pendant un instant qu'il allait y rester si personne ne venait à son secours. Mais aucun de ses deux associés ne fit mine d'esquisser le moindre geste. Tandis que Krank semblait agoniser de rire dans son coin, Nina reprit de plus belle :

– Regarde ce pauvre Krank, me cracha-t-elle au visage. C'est à peine s'il est capable de tenir son rôle plus de cinq minutes d'affilée. Ce n'est même pas qu'il ne soit pas fini ! C'est qu'il est raté dès le départ ! Il est à peine convenablement esquissé ! Tu es un sale type, Polar !

Krank hurla de plus belle en entendant les paroles de Nina. Assis à côté de moi, Manuel tendit son verre que je remplis machinalement, avant d'en faire autant du mien.

– On va te découper gentiment en rondelles et c'est Polar qui les bouffera en salade !, reprit Nina en s'adressant à Lacenaire.

– Chère Nina, coupa Lacenaire, j'ai bien peur que ça ne suffise pas. Je ne suis pas forcément mieux fini que Krank mais il se trouve que j'ai soixante-dix ans. Alors même si Polar s'y prend comme un pied, il pourra utiliser toute cette matière comme il l'entendra. Ça fait du poids, soixante-dix années d'existence ! Une belle mine de vie bien grasse dans laquelle il peut puiser, enjoliver, s'étaler...

J'étais tétanisé en entendant ces mots. Même le vieux bonhomme semblait maintenant se dresser contre moi. Et à eux tous, ils me rendaient responsable de leurs difformités et de tous leurs maux !

Puis d'un coup, les trois affreux se sont agités. Ils commencèrent par détacher Lacenaire, le déshabillèrent entièrement et le suspendirent à la barre fixe que j'avais fait poser dans l'ouverture du salon pour faire des tractions. Ce qui est terrible c'est que Nina entreprit de mettre sa menace à exécution. L'homme semblait indifférent.

– Vous savez, dit-il à Nina qui découpait au cutter des lanières de peau dans son dos, il m'a

enfermé dans un camp Khmer Rouge pendant deux ans. Il a écrit que c'était l'enfer sur terre ! Eh bien, j'en suis sorti à peine meurtri. Enfin, si... humainement d'accord, ça n'allait pas fort. Mais je ne crois pas me souvenir des effets de la douleur par exemple. Hein, Polar ? demanda-t-il en tournant la tête vers moi. J'avais pas mal du côté de Battambang ! Tu n'as pas écrit un mot là-dessus..., hurla-t-il. C'est du côté des pages 82 ou 83 si vous voulez vérifier...

Krank en profita pour replonger dans ses excès d'hilarité asphyxiante et Manuel lui tapa dans le dos.

Entre deux quintes, il réussit à placer :

– Je les ai bouffées, les pages 82 et 83. Ha ! Ha !

Krank avait maintenant la taille d'un nain et s'était ridé comme un vieillard. Ce n'est même pas qu'il aurait été mal fini ou mal défini, je ne sais plus exactement ce que Nina avait dit... c'est comme s'il n'avait quasiment pas été commencé. Tout ça parce que je me serais occupé exclusivement de Lacenaire depuis quelques semaines ? Mais il faut bien qu'ils le sachent : j'en ai plein le dos, moi, de m'occuper de gars comme Krank, comme Manuel ou même comme Nina. J'en ai marre de les voir débarquer à l'improviste chez moi avec leurs sales gueules et leurs sales manières. Deux cents pages avec Lacenaire et je m'étais senti revivre ! Pourquoi n'est-il pas venu en visite plus tôt ? C'est lui que j'attendais. C'est lui qui était en retard en réalité. Pas les trois autres...

Après le cutter, Nina entreprit de perforer la cage thoracique de Lacenaire avec des mèches à béton et elle s'amusa à enfoncer des chevilles vertes et rouges dans les trous... J'étais effaré par cette sauvagerie, effondré sur ma chaise. J'ai vidé la bouteille de Latour et je crois que le pire effet sur moi avait été les paroles de Jean Lacenaire. C'est vrai : je l'avais mis dans un camp Khmer où je l'ai fait survivre plutôt salement pendant deux ans. Et j'aurais oublié la douleur ? Sa douleur ! Si je suis capable d'oublier la douleur de mon per-

sonnage dans des moments pareils, de quelle autre déloyauté me suis-je alors rendu coupable à son encontre ? Comment corriger cela ? Faudrait-il que je rajoute du sentiment, de la souffrance, du rire ou des larmes, comme on ajoute une pincée de sel à l'eau de cuisson des nouilles ? J'ai compris alors que je n'y arriverais pas.

D'autant que Lacenaire me regarde maintenant d'une façon telle que je me sens totalement et définitivement misérable.

Krank est toujours roulé en boule, chiffonné dans un coin du salon. Celui-là n'en a plus pour longtemps, je le vois bien. Manuel, qui doit en avoir assez de cette séance de torture sur le pauvre vieux, déploie son couteau. Il s'approche et d'un geste net, il tranche la gorge de Lacenaire.

Lacenaire est mort et pourtant avec sa gorge béante, il a encore la force d'une dernière imprécation :

– Même pas mal, Polar ! Tu verras... même pas mal !



"Les Visiteurs de Papier" était une nouvelle beaucoup plus longue qu'elle ne l'est ici. La voilà réduite à moins de la moitié de ce qu'elle était à l'origine. On aurait tort de ne pas élaguer!

J'ai écrit cette histoire alors que j'étais sur le point de passer par pertes et profits les deux cent cinquante premières pages d'un roman sur lequel je travaillais depuis des mois et que j'ai senti d'un coup se déliter. Mes personnages – qui sont des individus bien plus vivants que je ne réussissais à l'être moi-même à cet instant-là – ne me visitaient plus. Manifestement le vieil homme, certes peu sympathique mais qui ne rechignait pas à s'asseoir chaque jour à mes côtés, devant mon ordinateur, avait décidé de ne plus me visiter. La "page blanche", ce n'est parfois rien d'autre que l'absence de la visite attendue d'un ami. Dans le cas de mon ami Jean Lacenaire, rien à faire! Il ne venait plus. Il fallait sans doute que j'accepte l'idée d'avoir perdu une année de ma

vie sur un roman dont je pensais soudain avec étonnement que je ne connaîtrais jamais la fin et en même temps que je me fasse à celle du trépas aux allures authentiques d'une personne qui certes était parfaitement fictive, mais pour laquelle j'avais une vraie affection... Constatant le caractère irrémédiable de la perte et avant de jeter le manuscrit aux orties, j'ai décidé d'occire moi-même cet ami perdu, afin d'aller au bout du désastre ou peut-être seulement pour faire comme ces gosses qui cassent leurs jouets! J'ai donc foncé comme un damné dans ce simulacre de polar avec l'idée de découper Lacenaire en rondelles... Et miracle! Mon vieil ami est revenu quelques jours plus tard me tirer par la manche.

Quelqu'un ici a-t-il dit que la mort n'avait pas son utilité?

Michel Lalet - Juin 2017



sculpture Caroline Delbaere



UN PETIT TAS DE CENDRES

Des histoires de fantômes? C'est à mourir de rire, enfin... pas tant que ça, il faut que je vous raconte: dans la nuit d'avant-hier, j'ai senti comme une présence dans la chambre et j'ai eu beau me tourner dans tous les sens, cette sensation ne m'a pas quitté. Bon, passons, vous n'allez pas me croire (à votre place, je réagissais pareil). Je vais vous le dire quand même, j'ai pensé à un fantôme (étais-je en train de rêver ou en état de démence avancée?) et cela m'a fait éclater de rire mais ce rire s'est amplifié dans la pièce

ah, ah, ah, ah...

et, lorsque j'ai ouvert les yeux, mon tee-shirt était trempé de sueur (sueur froide?), mouillant le drap du dessous, le transperçant jusqu'au matelas, me glaçant jusqu'aux os. Était-ce un excès de scotch ou le résultat de mes pérégrinations? Même un psy n'y retrouverait pas ses petits. Mais vous, vous allez peut-être pouvoir m'aider? Oui? Alors, je vous raconte tout depuis le début.

Il était une fois... Bon, j'arrête mes conneries, soyons sérieux cinq minutes. Top chrono!

Je repensais tout à l'heure à une histoire que j'avais entendue lorsque j'étais gamin, dans la ville de M... (hé oui, il faut rester discret, afin d'éviter toute poursuite ultérieure): un homme, par de tristes nuits d'hiver, errait dans les rues, revêtu d'un grand drap blanc, comme un... (vous saisissez l'allusion?), allant parfois jusqu'à glisser un oeil par les interstices des volets, histoire de zieuter si des fois, une gentille dame ne serait pas (par hasard) en train de se déshabiller (vous ne voyez pas? Vous êtes con ou quoi! Se foutre à poil! Ah, quand même! Vous êtes long à la détente)... voir leurs fesses, leurs seins, leur toison (je ne sais pas si, pendant ce temps-là, il ..... CENSURE!).

Pourquoi je disais tout ça? Ah oui, les fantômes. Je ne sais plus où j'en suis. Aidez-moi, bon sang!

« Tu voulais nous parler de tes sensations bizarres durant la nuit d'avant-hier. »

Oui, et pourtant je vous assure que je ne crois ni aux fantômes, ni aux fées, ni à quelque divinité soi-disant supérieure et créatrice... Je sentais vraiment comme une présence dans la chambre, un souffle, un parfum, une voix calme et légère qui me susurrerait des mots doux à l'oreille. Remarquez, je vais être franc avec vous: ce n'est pas la première fois que cela m'arrivait. Une ou deux fois j'avais déjà eu cette impression.

La première, c'était dans ma salle de bains un matin, face au miroir je tentais vainement de lissier mes frisettes lorsque je sentis dans mon cou comme un souffle d'air ou un frôlement léger. Aucune fenêtre d'ouverte – pas de courant d'air. Je pensai alors à un mince fil de toile d'araignée comme il y en a dans ma maison – pas ça non plus. Je me dis alors – intérieurement – « Tu as rêvé, mec, t'as besoin de repos! »

La deuxième fois, c'était à la vitrine d'un libraire (Maison de la Presse plutôt), je regardais tous ces beaux livres exposés, prix littéraires, « La cuisine en vingt leçons », « Comment j'ai perdu mon pucelage », etc., etc., lorsque je crus voir dans le reflet de la vitrine une belle femme, brune, cheveux longs, yeux sombres, lèvres vernissées carmin, robe rouge.

(Quand même, je dois vous dire que, dans la rue en repartant, il me semblait que quelqu'un me suivait. Je me retournai plusieurs fois... Rien... Sauf les passants qui me regardaient d'un air bizarre...)

En fait, je crois que tout cela vient d'une association d'idées, un poème relu il y a quelques temps, une fille que j'ai aimée il y a très long-

temps, une dédicace de Brassens pour elle et moi, le souvenir d'un rêve ancien (un cauchemar plutôt!), tout cela gravé au fond de moi et qui resurgit. Pas un pressentiment j'espère...

*« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant*

*D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime...*

*Est-elle brune, blonde ou rousse? – Je l'ignore.*

*Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore... »*

La mienne était brune, cheveux longs et de beaux yeux sombres. Son nom? F...

Ce « rêve ancien » (c'est bon de se citer)? Voilà : Je montais un chemin de campagne, tenant par la main une belle femme, brune, cheveux longs, yeux sombres, lèvres vernissées carmin, robe rouge (Ah, ah). Silencieuse. Arrivé(s) sur un plateau herbeux (verts pâturages), ma main se refermait sur le vide, à terre, à mes pieds, un petit tas de cendres...

Le lendemain (c'est là que ça se corse), je prends le train pour aller bosser à Paris. Assise en face de

moi, une belle femme, brune, cheveux longs, yeux sombres, lèvres vernissées carmin, robe rouge (Euh!)... Un fantôme? Je m'enfuis à l'autre bout du train et descend à la première station.

Toutes ces images me hantent encore, était-ce cela la présence d'avant-hier, à côté de mon lit? F... où es-tu?

(Je ne devrais pas vous le dire – vous me prendriez pour un fou – mais tout à l'heure, quelqu'un a sonné à ma porte... Je suis allé regarder par l'œilleton... Rien!

Alors, selon que vous soyez matérialiste ou rêveur, je vous laisse imaginer la suite. Le facteur ou bien une belle femme, brune, cheveux longs? Bon, je ne vous refais pas mon cinéma, vous avez compris.

Bonne nuit !)



DANS LA NUIT

Je pris congé. Ils ne comprenaient pas pourquoi Hultheuse. Mais tu ne connais personne en Alsace ! avait objecté mon fils. La Moselle, ce n'est pas l'Alsace... Il avait soupiré. Il y a trente ans que tu n'y as pas mis les pieds, plus personne ne te connaît là-bas...

C'est de cela que j'avais besoin. M'enterrer quelque part pour écrire. À mon âge, écrire était l'activité qui m'accaparait. Plus bon qu'à ça, avait-elle dit le dernier jour. Je ne lui en avais pas voulu car elle disait vrai. La vie m'indifférait depuis cet été où Remplacement valvulaire aortique par Bicarbon n°27 et plastie mitrale avec pose d'un anneau de Jostra, dit le compte rendu. À vrai dire, depuis les anticoagulants et leurs effets dévastateurs. La machinerie du cœur avait été réparée, celle du désir anéantie. Depuis cet été-là. À elle, je l'avais dit. La première chose que je lui avais avouée.

Le chalet de Norbert était à l'entrée de la forêt – la forêt de Phalsbourg cernait le village – chemin du Eichwald, dans le triangle avec la rue de l'École. Norbert tenait cette maison de ses parents. Un petit bosquet, deux parcelles de jardin et, de l'autre côté du chemin, un tas de bois. Norbert était bûcheron. Nous avions fait connaissance à la fin des années soixante. J'étais animateur dans un camp de prédélinquants comme on disait alors. Des ados en grosse difficulté d'insertion. Depuis, nous avions vaguement gardé le contact. Nous étions venus le voir avec ma femme puis revenus un été avec notre garçon.

Il m'avait réservé « le loft » (son sourire quand il prononçait le mot) : un lit, une table, des toilettes. C'était spartiate. Tout à fait ce dont j'avais besoin. Le premier soir la bière coula sans discontinuer, et le picon. On avait tant à se raconter. Enfants, petits-enfants. Constance avait joliment vieilli et sa fille Fiekchen tenait sur ses genoux un adorable bout de chou brun aux yeux rieurs. Et vous alors ? lança-t-elle. Norbert fronça le sourcil mais je souris et tirai deux photos de mon portefeuille. Exclamations.

Tu as quelque chose en tête ? me demanda Norbert quand nous fûmes seuls dans la chambre. J'avais un

titre, qui était un climat, une couleur. Une densité, comme de la poussière de charbon. Tu vois, une noirceur qui te cerne, qui t'imprègne, tu respire et ça entre en toi. Oui, il y avait tout cela dans les trois mots du titre, « Dans la nuit ». Tu t'y mets quand ? demanda-t-il encore. Je n'eus pas à répondre, il savait : là, tout de suite, dès qu'il aurait refermé la porte.

Je m'étais acheté trois calepins. Rhodia, couverture souple. Fauve. Deux cent quarante pages, épaisses, lignées. Vingt-neuf lignes, interligne de sept. Je dis fauve, Brun Bismarck m'avait dit le papetier, Vésuvine. (J'aimais le mot car je me sentais l'âme, oui, un peu volcanique.)

Je tournai longtemps les mots dans ma tête. Je finis par écrire la première phrase puisque j'y mis un point. Mais elle ne comportait qu'un mot. J'hésitai longtemps avec *Suie*. J'optai finalement pour *Anthracite* : avant la combustion.

Un matin sur deux, je passais à la boulangerie. Le fils avait repris au milieu des années soixante-dix. Le vieux Joseph avait frôlé le siècle. Il était mort dans son sommeil, c'était justice pour un doux comme lui. Le fils avait hérité sa gentillesse. La première fois, sa femme l'appela, Viens voir qui est là ! À peine s'il cligna des yeux avant d'éclater d'un Putain, Jeff, qu'est-ce que t'as fait toutes ces années ? On s'étreignit.

La boulangère allait quitter la famille. Les deux filles vivaient en ville, elles étaient mariées et, ma foi, menaient leur vie. L'aînée était là ces jours-ci. Elle s'invita dans la conversation. La quarantaine, brune, cheveux mi-longs. Elle travaillait dans le milieu associatif, à Strasbourg, je ne compris pas exactement dans quel domaine. Sa fille vint la tirer par la manche, elle s'éclipsa.

Tu es là pour un moment ? demanda Michel. Trois quatre semaines, je pense. Je coince sur un roman. Je n'arrive pas à me décider. J'ai le climat, l'atmosphère, presque le personnage, mais je ne suis pas sûr des situations.

Tout l'après-midi je noircis du papier. Je ne fais jamais de plan. J'ai vite compris que ça ne sert à rien. Les premiers temps où l'on écrit, ça rassure d'avoir le sentiment de savoir où l'on va mais si les personnages ont assez de force, ce sont eux qui dictent les choses. Et s'ils n'en ont pas assez, alors on est tout simplement passé à côté. J'ai pensé un moment que mon roman devait être un Soulages. Une série de Soulages. Juste des nuances de noir. C'est ça, démarrer par l'outre-noir pour y revenir dans chacune des trois scènes. Car il y aurait trois histoires, toutes trois au cœur de la nuit. Partir de ça.

*Anthacite.* Le mot m'absorba un long moment. Je lâchai quelques phrases sur la nuit d'avril, nuages lourds de pluie voilant les étoiles. Puis le personnage entra. Voiture noire. Il ralentit à l'entrée de la rue, éteignit la radio et s'immobilisa. Quinze lignes. Je relus. Supprimai deux virgules, m'interrogeai sur un adjectif. Finalement je le rayai.

J'ouvris une cannette, allumai la télé. La nuit me prit comme ça.

Un bruit. Discret. Un frôlement, un froissement de tissu. C'est ce qui m'éveilla. Un bruit insignifiant mais dans la nuit il me réveilla. Le seul qui me berçait était celui du vent dans les sapins. Celui-ci n'était pas à sa place. Ni végétal ni minéral. Un bruit liquide, un écoulement, un frisson, un glissement. La première chose qui me vint avec le lent dessillement m'exilait du sommeil. La première chose, ce fut le souvenir d'un regard, immobile, posé sur moi qui ne l'attendais pas, béant et d'un noir profond. Ce regard ne cilla pas. Je lisais dans une petite bibliothèque une de ces nouvelles que j'affectionne: sentiments ténus, mi-mots, respirations, souffles... Relevant la tête vers les auditeurs, les yeux me scrutaient toujours. Ils brillaient de petits éclats particuliers que j'identifiai quand je vis se former une larme dans l'amande de la caroncule.

Mais cela se fit sans bruit aucun sinon, que je fus seul à entendre, un choc accéléré dans ma poitrine. Pourquoi penser brusquement à cela, tant d'années plus tard, en pleine nuit, alors que j'étais seul dans ce studio et que ne me tenait que le besoin d'écrire ?

Je me redressai sur les coudes et épiai. Aucun bruit.

Pourtant je ne saurais dire ce qui, au milieu de ce silence, me sembla frémir. Une vibration. Je me levai, ouvris la porte. Une lueur tremblait dans la salle.

Une jeune femme lisait à la table. Je crus d'abord que ce pouvait être Fiekchen mais elle avait les cheveux courts très bruns. Elle avait ouvert mon calepin fauve et scrutait avec une grande attention la page sur laquelle j'avais griffonné. À un moment elle prit le portemine resté là sur la table. Elle sembla s'interroger, promena le regard de droite et de gauche, se décida. Elle biffa quelque chose et, sur la page en vis-à-vis, écrivit quelques mots. Elle s'écarta imperceptiblement. Elle eut un sourire et referma le calepin. À son sourire, je la reconnus. C'était la jeune femme de la bibliothèque. Je fis un pas. Le plafonnier s'éteignit.

Je tâtonnai, finis par trouver l'interrupteur. Je restai quelques instants sans appuyer. Rien ne bougea dans la pièce. Mes yeux peu à peu s'accoutumèrent à la pénombre. Je vis que personne ne se tenait à la table sur laquelle j'avais juste laissé quelques livres. Et mon calepin.

*Anthracite. Un noir poisseux, pesant. Il pesait sur les épaules. On rentrait le cou en s'aventurant hors de la maison. Le noir pesait à l'angle de la clavicule et vous tombait d'un coup jusqu'aux pieds. Comme un seau d'eau sale. Vous débarbouillait jusqu'à la peau. Les habits ne protégeaient de rien. L'épaisseur des tissus n'était d'aucun recours contre ce lugubre qui inondait le cou, les bras, le torse et imprégnait tout votre être jusqu'à l'âme. Nuit d'avril, aprienne si mal dédiée à Aphrodite, emplie de lourds nuages sombres plombés de pluie. Là-haut rien ne luisait, ainsi qu'il convient quand on tient sa vie entre ses mains. Il venait de tomber dans ses yeux. Il le savait, quelque chose en lui s'était rompu à jamais, une digue. L'eau avait déferlé. L'avait envahi, submergé.*

Les quatre derniers mots avaient été barrés. Une écriture qui n'était pas la mienne les avait remplacés par *L'avait dévasté.* Je ne reconnaissais pas la graphie mais le mot, si. C'était le sien. Le premier qu'elle m'avait dit, la jeune femme de la bibliothèque: Ton amour m'a dévastée.

M'avait-elle visité cette nuit ? Je pensai d'abord : tant d'années après, cela n'a aucun sens. Me savait-elle



seulement encore en vie ? D'elle, je ne savais plus rien, c'est pourquoi la romancer m'était si douloureusement plaisant.

*Dévasté*, pourquoi pas ? Je réfléchis au mot et finalement choisis de maintenir *submergé*. Dans l'histoire telle que peu à peu elle se dessinait, *dévaster* trouverait sa place, l'ultime. Je le savais déjà.

Les jours suivants, le texte avançait bien. L'intrigue se nouait. Mon personnage commençait à exister. Il avait l'âme ténébreuse. Négresse fut le mot qui me vint. Non pour choquer, au contraire, mais j'exécrais cette préciosité bienpensante qui choisissait ses mots et, bien sûr, se perdait elle-même dans ses méandres, dont le plus évident était de confondre Juif et juif. Le premier désigne une personne, un alter ego, le second, un pratiquant d'une religion tout aussi haïssable que les autres. J'avais écrit naguère un texte que je revendiquais toujours : « Je n'ai pas d'ami juif... Je ne demande jamais à mes amis quelle est leur religion ». J'aime donc négresse, qui rime pour moi de si près avec tendresse.

Mon personnage traversait une sale période de sa vie, trouble, incertaine et donc négresse. Sans avenir. Comme ce ciel d'avril qui ne s'ouvrait sur rien, que cette densité fuligineuse et confusément désespérée. Quand il la rencontre, elle, ce n'est pas l'heure. Elle est très jeune, presque encore une gamine, cheveux longs. Elle a des yeux sombres. Au premier regard il plonge mais rien alors ne se prête aux sentiments, il est dans une autre urgence. Du sang coulera, par quoi, miraculeusement, il se sauvera. Mais c'est dans la seconde de mes histoires, je le pressens, que ces deux-là se rencontreront. Je griffonnai des notes sur mes pages de gauche. Les circonstances de leurs retrouvailles, douloureuses et invraisemblables. Une vraie rencontre pourtant, puisque décidément nous pesons de bien peu sur ce qui advient dans le cours de nos vies. Qu'ils puissent s'aimer ne suffit pas, il faut que s'y noue une intensité particulière. Je sus l'avoir trouvée quand je tombai sur une feuille pliée, oubliée dans la poche intérieure d'un vieux sac. Encre noire, écriture nerveuse, et cette phrase pour clore les aveux : Je voudrais porter un enfant de toi.

Un cliquetis, à peine, me tira du sommeil. Pas vrai-

ment métallique. Ou d'un métal léger. Non, plutôt du grès ou de la porcelaine. Je pensai à une tasse. Plus rien. Je fermai l'œil et dus me rendormir.

Norbert m'avait quitté très tard et, après, j'avais pris le temps de relire mon début de texte. La première partie tirait à sa fin. Quarante-vingt-dix mille signes. Il me semblait avoir trouvé le ton, mes nuances de noir. Ce premier tableau était brossé avec un large couteau. La nervosité du geste ménageait des griffures, des accidents, des surépaisseurs, des raclures impulsives en tous sens. Tout le contraire d'un léchage au pinceau. Les énervements, les révélations coléreuses, oui, je m'y retrouvais. Je m'y retrouvais et je m'y découvrais. Je m'y révélais.

Ce fut l'odeur qui me fit brusquement me lever. Une odeur de chaud, de pain chaud. Instinctivement je regardai ma montre. Six heures. Je souris de me voir faire. Qu'est-ce que cela me disait de moi ? Je ne laissai pas la question m'effleurer, je connaissais la réponse et la réponse était une chanson : Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve... J'eus un sourire attendri et me levai. Toute ma vie n'avais-je jamais rien fait d'autre que passer ? Toutes mes amours, je les avais fuies. Même celles qui m'avaient quitté, je les avais fuies. Avec tendresse et, si cela est possible, avec fidélité. Mais fuies.

La lumière me guida vers la salle. J'étais nu-pieds. En approchant, une autre odeur me frôla. Un vague arôme de chocolat. À chacun de mes pas, la lueur de la salle faiblissait. Quand j'eus fini de parcourir les six mètres du couloir, j'étais dans la pénombre. L'odeur chocolatée était bien présente. D'où venait-elle ? Ça faisait bien trente ans qu'elle avait déserté ma cuisine. Depuis que les enfants avaient quitté la maison. Le chocolat, c'était définitivement l'enfance.

De petits bruits me parvinrent de l'autre bout de la table. Quelques gouttes tombant dans un bol, un mâchouillement délicat, on aurait dit que quelqu'un grignotait une tartine.

Mes yeux peu à peu s'habituèrent à l'obscurité. Je commençais à discerner des masses d'un sombre nuancé. Soulages avait joué de différents couteaux. À certains endroits il n'avait pas lésiné sur le pigment, une pâte lourde, épaisse. À d'autres, il avait dû sécher et frotter vigoureusement à la brosse pour dégager une grisaille soutenue.

Mon regard distingua bientôt une tache appuyée contre la table, forme arrondie en *chiaroscuro* comme dit si joliment l'italien. Large à la base, elle s'effilait, on aurait dit une silhouette. J'aurais pu questionner. La chose me parut aussitôt inappropriée : j'étais seul dans le loft et la raison ne m'avait jamais fait défaut. Je réfléchissais. Alors, de cette... silhouette?, s'échappa une voix, à peine un filet, mince, fragile, hésitante. Voix de petite fille qui psalmodia, bouche close, ces dix notes-là qui me clouèrent. Répéta les dix notes, puis dix autres, puis trois comme une gifle. La voix écorchée de Birkin. Do majeur, ré mineur, sol septième, do majeur. Cette chanson qu'elle avait mise le dernier matin parce que les mots nous avaient fuis tous deux.

Je vacillai. Ma main tâtonna à l'angle du mur et trouva l'interrupteur. Ce ne fut pas le jaillissement habituel des cent watts mais une clarté pâle d'un orangé léger. À la table se tenait une fillette. Elle trempait dans son bol une tartine à la confiture. Une larme de chocolat lui coulait au coin des lèvres. Elle semblait indifférente à ma présence, comme si j'avais pas été là. Puis elle prit son bol à deux mains et le vida. Elle s'essuya dans une feuille de sopalin. Alors une silhouette, dans son dos, se détacha de la pénombre et posa ses mains sur les épaules de l'enfant. Je la discernais mal mais ces mains, je les aurais reconnues entre mille. C'étaient les siennes

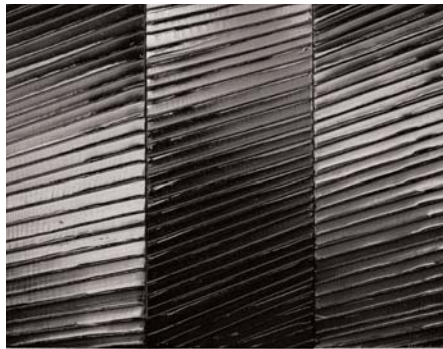
qui, lorsqu'elle les avait posées sur moi, m'avaient ressuscité la peau. Mais tout ceci était si loin, comment pouvait-elle les avoir gardées si finement dessinées, si nerveuses ?

« Tu es prête, Melem ? » Melem. Le prénom m'émut. Le palindrome bien sûr. Nous les avions si amoureusement tournés et retournés dans notre bouche, Ada, Anna, Awa, Eve... quand Je voudrais porter... Tout cela en une seconde me sauta au visage. Melem sonnait africain, devais-je y voir un signe ? La jeune femme et moi avions eu l'envie d'un voyage de l'autre côté de la Méditerranée, j'avais même acheté les billets d'avion. Et puis le cœur m'avait battu une satanée chamade...

Les deux voix s'élançèrent. Do majeur, Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve. Ré mineur, Que le ciel azuré ne vire au mauve. Sol 7, Penser ou passer à autre chose. Do majeur, Vaudrait mieux.

C'est sur les cheveux noirs et bouclés de Melem que la lueur de la salle disparut.

Je restai longtemps dans le noir, appuyé des deux mains à la table. Puis je m'assis. Je posai la tête dans le creux de mon coude. Qu'elles m'aient visité si longtemps après m'avait mis au cœur un indescriptible bonheur. J'avais hâte d'être dans le jour pour reprendre mon texte. La troisième histoire tirerait la nuit avec elle et s'achèverait à l'aube...



Pierre Soulages



MENDIGOT

À même le trottoir de Václavské Náměstí, il étale le bout de carton qu'il vient de griffonner. Il fiche l'extrémité de la craie dans sa bouche, ramène vers lui son sac de toile crasseux, le hisse sur ses cuisses en râlant. Sa main fourrage dedans, parmi des breloques tout aussi crasseuses. Des choses glanées çà et là. Des choses sans intérêt. Il finit par en sortir un gros galet qu'il s'empresse de poser sur le carton.

Il ignore les détails de cette rumeur qui court dans les rues. Pourtant il l'a senti dans l'air froid de cette fin d'après-midi de février. Avant de poser son galet, il baisse la tête, tente de lire ce qu'il vient d'écrire. N'y parvient pas. Le bout de carton est à l'envers. Ces quelques mots perdus dans les tumultes passants semblent faire écho à une pulsion plutôt qu'à un volontarisme.

À peine a-t-il posé le galet qu'il entend bredouiller « Kdo ? » Interloqué il se retourne. Son regard accroche les jambes des piétons qui le frôlent en passant. « Kdo ? » entend-t-il marmonner une seconde fois. Son regard virevolte nerveusement dans tous les sens, si bien que la craie s'échappe de sa bouche et vient se briser sur le trottoir. « Kdo ? » Mais qui marmonne ainsi ? La panique commence à le reprendre. D'une main tremblante, il agrippe sa bouteille aux trois-quarts vide, posée à côté de lui. Son cœur cogne. Dououreusement, il avale tout d'un trait. Aussitôt, un masque de sueur imprègne son visage et embue ses yeux d'un voile opaque. Le pas des passants tout autour de lui claque sur le trottoir.

Il doit partir. Ici non plus il ne doit pas rester. Il jette le cadavre de bouteille dans son sac qu'il repousse avec effort sur le sol. Puis, à quatre pattes, il entreprend de rassembler les débris de craie encore utiles. Il entend des rires qui passent à sa portée. Mais qu'importe. Il ne doit pas rester ici. Le souffle court, il récupère le galet, l'enfonce dans la poche de son manteau et rattrape au vol le carton qu'un pas dégoûté vient d'éjecter du trottoir. Il grommelle un juron, porte le carton vers lui, en redresse les coins cornés...

... et reste hagard devant ce qu'il voit.

Les mots tracés à la craie sont incompréhensibles, et puis... Et puis, ce n'est pas son écriture. Il se redresse précipitamment, laissant choir le carton sur la chaussée.

« Ce n'est pas mon écriture. » marmonne t-il en pressant le pas.

Un groupe d'étudiants passe derrière lui, scandant des slogans déterminés.

« Pas mon écriture... »

Au fond de lui, quelque chose se réveille. Longeant l'hôtel de ville de Staré Město, il s'arrête un temps. Il faut qu'il rejoigne son pied-à-terre à Skalka, mais il n'est plus très sûr. Son sac d'objets sur l'épaule et sa bouteille de mauvais alcool dans son poing maigre, il balaye d'un regard vide la place noire de monde.

Ce n'est pas l'ivresse qui lui fait oublier le chemin. Peut-être y a-t-il trop longtemps qu'il vit dans les rues labyrinthiques de la cité. Combien d'années déjà ? Il ne sait plus. Vivre au jour le jour lui fait lentement perdre la mémoire. De cela, il peut s'accommoder. Mais avoir oublié son chemin le fait frémir. Les marges rêches du carton plié et rangé dans la poche intérieure de son manteau irritent sa poitrine efflanquée. Ne l'a-t-il pas jeté tout à l'heure ? Il l'extrait de sa poche, le déplie. Sur la surface gondolée, un plan s'étale, dessiné à la craie par une main sûre. « Ce n'est pas mon écriture. » En voyant Skalka marqué au bas du carton, il s'apaise. Lorsqu'il sera là-bas dans son repaire, il se promet d'inscrire tout ça avec autre chose que de la craie.

Il pose son sac, prend un bonne rasade de sa bouteille avant de la poser sur le parvis, entreprend de fouiller son manteau à la recherche d'un crayon qu'il sait avoir quelque part. Il ne le trouve pas. Dans son sac peut-être ? Il verra bien quand il sera dans son repaire, à Skalka. Cette idée le détend un peu.

C'est malgré lui qu'il lâche un rot tonitruant. Ce dernier claque sur les parois sourdes comme un écho obscène avant de se perdre dans l'obscurité. La place

est déserte. Amusé, il se met à rire, à roter et à hurler des « Kdo ? » saccadés qui se répercutent en foules sur les silences pétrés. Kdo kdo kdo... Il ne peut pas répondre à cette question. Quelle importance ? Il n'en a plus envie.

Une silhouette émergeant du fond de la place le fait taire d'un coup. Elle vient vers lui. Monte les marches du parvis. L'homme coiffé d'un bob arrive à sa hauteur. « Cizinec »<sup>2</sup> décide-t-il. Il n'y a que les « cizinec » pour porter un bob en février. Il accoste l'homme poliment. Lui demande une cigarette. L'homme au bob ralenti son allure, le dépasse de trois pas, s'arrête. Sans se retourner, il fouille dans les poches de son blouson, finit par sortir un paquet de Start<sup>3</sup>. Il en extrait une cigarette qu'il met à la bouche. L'allume. Au bout de quelques bouffées, il daigne se retourner. La silhouette est nimbée d'une lumière rouille dispensée par les réverbères. Le visage de l'homme reste dissimulé sous l'ombre du bob. Le mendigot lève alors les yeux vers ce visage charbonné d'obscur en s'approchant de plus près. Sous le bob, une figure horrifiée de tumeurs. « Kdo ? » siffle-t-elle. Puis l'homme sursaute et s'enfuit en hurlant.

Le mendigot s'effondre, haletant, à côté de son sac. Un poing pressé sur sa poitrine. De l'autre main il cherche en aveugle sa bouteille. Ne la trouve pas. Il l'avait posée par là tout à l'heure, il s'en souvient. Son regard circule tout autour de lui. Il n'y a que son sac rassasié de breloques sur le parvis. Il se met à le fouiller fébrilement et aperçoit la bouteille. Elle est asséchée depuis longtemps. Désespéré, il se relève, contemple ses paumes vides. Elles sont salies de balafres crayeuses. Il faut retourner à Skalka. Dans son repaire. Machinalement, il fouille dans la poche intérieure de son manteau. Le carton n'est pas là. À sa place, ses doigts sentent une boule, irrégulière et visqueuse, qu'il n'arrive pas à définir. Fébrilement, il empoigne la boule et la retire de la poche. L'examine. C'est un gros galet. Un gros galet maculé de sang et de craie. Par réflexe, il le jette sur le parvis. D'une main maladroite, il hisse son sac sur l'épaule et dévale rapidement le parvis en poussant des petits cris d'effroi. Arrivé au milieu de la place, il ralentit. Puis finit par s'arrêter. Il se retourne, essoufflé.

Au loin, il aperçoit le galet qui descend les marches de l'hôtel, en rebondissant lentement.

Comme une balle.  
Sans faire de bruit.

Cette nuit, il faut éviter certains quartiers de la ville. Du moins les traversera-t-il avec appréhension. Il ne devrait pas longer la synagogue Klaus, mais c'est l'un des seuls quartiers qui lui restent encore en mémoire. Les pierres ne cessent de lui chuchoter – à la manière des foules – leurs générations de noms. Lorsqu'il emprunte le pont Charles, il marche en s'agrippant au rebord. Fermant les yeux pour ne pas voir l'ombre des statues ramper vers les eaux de la Vltava comme des silhouettes vipérines, devinant dans leurs ressacs des cortèges disloqués de charognes.

Il s'entend murmurer « *Slané zvíře! Sale bête!* »  
*Slané zvíře!*

Il sait que ses pensées morbides et ses hallucinations proviennent d'elle, sa nature malsaine le poussant à interpréter la réalité dans des prismes faussés, à dissoudre le moindre atome de courage et de témérité dans la bile de son estomac. Elle est responsable de la disgrâce qui l'a obligé au dénuement, à taire son identité jusqu'à l'oubli, réduisant ses fréquentations à la portion congrue de quelques clochards compassionnels. Mais même les corps de ces amis d'infortune prennent de plus en plus souvent l'apparence de golems abjects, le forçant à l'isolement. « *Slané zvíře!* » Elle cherche constamment à pervertir son regard par tous les moyens, l'amenant à voir le côté le plus sordide des choses et des êtres. Il en est exténué. Dans son bouge de Skalka la nuit, il déballe les objets qu'il a récoltés dans les poubelles, les inspectant de ses mains. Les interrogeant de ses mains. Il s'était aperçu que la bête se taisait face à eux. Ces objets abandonnés, jetés, délaissés lui racontaient tant de choses. Et c'est le seul échappatoire qu'il ait trouvé.

Seulement, dès que le jour paraît, la lutte contre elle reprend, incessante, âpre, douloureuse.

Une révolution pointe dans les ruelles de Prague, dans les hospodas<sup>4</sup>, dans chaque personne qui passe sur le trottoir où il glane quelques couronnes. Son extrême empathie le discerne. Mais il est incapable de se galvaniser au contact de ces foules enthousiastes qui marchent vers plus de liberté. Incapable de passer

outre les visions que la bête lui impose, et qui deviennent de plus en plus prégnantes. De plus en plus atroces. La bête le brime à chacune de ses tentatives d'évasion, l'empêche de percevoir la réalité du monde dans ce qu'il a de beau. À travers elle, même la laideur du monde est enlaidie.

Lorsque les chars du pacte de Varsovie investissent Václavské Náměstí, il parcourt sa portion de trottoir, cherchant encore une fois son bout de carton griffonné. Le mendigot regrette les mots crachouillés maladroitement sur ce bout de carton sale. Plus encore de l'avoir égaré, l'aurait-il en sa possession qu'il l'aurait mangé par petit bout pour ne plus avoir à le chercher. La bête a fait en sorte qu'il le perde. Il en est persuadé, bien qu'il ne sache plus trop quand ni à quel endroit. Malgré tout, il cherche vainement cette relique de papier, se retournant lorsqu'il croit l'avoir discernée, gisant au milieu du pas pressé des foules. Les chars au loin lui apparaissent sous le simulacre d'une colonne de scolopendres luisants, traînant leur abdomen gras entre les larges saignées qui balafrent les façades de l'avenue. Il demeure abasourdi au milieu du trottoir.

Tétanisé devant l'immonde mirage. Les foules de passants affolés se sont mises à courir autour de lui. Les visages et les membres défigurés par d'affreuses tumeurs. Non seulement la bête a excité tous ses sens mais elle se sert de son empathie pour boire la moindre particule de terreur qui passe à sa portée. La clameur démantibulée de ces foules à peine humaines bourdonne dans ses oreilles, emplit le moindre repli de son cerveau comme un essaim grouillant. Les foules prennent des aspects terribles, insupportables, fusionnant leurs difformités avec l'entaille sanglante des bâtiments. Les yeux écarquillés, incapable de les fermer, il ne peut que subir l'horreur de ces visions. Instrument dolent de sa peur, son corps soumis reste pétrifié.

Au milieu de ces fredonnements d'insectes qui s'arrogent lentement les territoires de son corps, un murmure – presque humain – lui parvient pourtant.

Il tente de se retourner pour voir qui cherche à entrer en contact avec lui au milieu de l'anarchie des chairs et du tumulte vagissant dans laquelle tout son être s'abandonne. En vain. Malgré tout, il parvient à concentrer une partie de son attention sur cette voix chuchotante.

Rassurante.

Guidé par elle, il réussit à fermer les paupières avec douleur, libérant son esprit des images d'épouvante. Alors qu'il sent l'air brûler la peau de ses joues, son esprit visualise des entrelacs blancs tremblotant sur un fond ondulé. Un changement imperceptible s'opère. La clameur du dehors qui l'assourdissait est humaine après tout. Et au milieu, la voix l'encourage.

La rigidité de son corps se fait moindre. Sa respiration moins hachée. Les entrelacs qui avaient capté l'attention de son esprit lui apparaissent familiers, sans qu'il puisse y attacher de sens. Mais à cette pensée, l'emprise de la bête s'anesthésie. Et son corps se détend. S'apaise. Il finit par rouvrir les yeux, constatant que la place et les façades ont recouvré leur intégrité. Les chars et les soldats, leur froide réalité. Des visages d'hommes et de femmes aux physionomies restaurées passent devant lui en courant, en criant. À leur passage, il sent leur désarroi.

– Souviens-toi, entend-il derrière lui.

Les entrelacs se précisent soudain dans son esprit. En quoi la pensée de ses mots crayonnés peut-elle atténuer l'hégémonie de la bête ? Il n'est pas plus temps pour lui de répondre à cette question que de mettre un visage sur cette voix teintée d'un léger accent français. L'homme le regarde, une main fermée sur les plis sales de sa relique de carton.

En reconnaissant le visage tumescent de Skalka, il appréhende une frayeur subite. Elle ne se révèle pas. Ce visage qui lui fait face est animé d'un sourire bienveillant.

Les yeux posés sur le bout de carton, le mendigot reste interdit. Ce que l'homme a dans la main, c'est... L'homme s'avance en tendant le carton vers lui, comme anticipant ses questionnements.

Un fragment de mémoire ancienne se réveille. Des images lui viennent par bribes. Il a déjà vu cet homme, il y a longtemps. Lorsqu'il reprend son amulette, sa main effleure celle de l'homme. À ce contact, il discerne des murmures familiers. Des bruissements de feuilles. Des parfums d'humus et de chairs mêlés. Une langue étrange qu'il reconnaît pourtant dans ses sonorités intimes. Elle l'appelle, cette langue, prononcée par des milliers de voix. Lui dit de revenir. Laisser derrière lui les chimères hanter les rues de Skalka. Abandonner

les cauchemars de sa vie limbaire et dolente sur les trottoirs. Retrouver une terre. Celle de Prague n'est pas la sienne. Ne l'a jamais été.

Sans hésiter, il brique le carton du plat de la main puis le pose déplié sur le trottoir, comme un drapeau blanc de fortune dansant face à la statique trompeuse

des chars. Puis il suit l'homme dans le mouvement des foules qui fuient la vapeur des gaz lacrymogènes.

1. Kdo: *Qui* en tchèque.
2. Cizinec: *étranger* en tchèque.
3. Start: marque de cigarettes brunes sans filtre.
4. Hospoda: bistrot.



## LES JOURS TROP COURTS DE DÉCEMBRE

La nuit est tombée.

Comme chaque soir Malou a refermé les volets verts de la maison éclusière.

Mais avant, elle a fait son tour, tiré la porte du garage, poussé le loquet de la barrière en bois et, d'un coup d'œil circulaire, a balayé le paysage enveloppé de brume. Le canal disparaîtra dans quelques minutes ; la lune ne jouera pas ce soir à la surface de l'eau.

Sur la cuisinière, la cocotte en fonte recèle le ragoût de la semaine ; à ses côtés, la soupe réchauffe sous le couvercle de la casserole. Il saute.

Le canal a gelé la semaine passée. Les canards ont patiné. Le chien qui les poursuivait a dérapé. Malou l'a appelé mais il n'est pas venu.

Malou soulève le couvercle sauteur, attrape une louche, remplit la soupière qu'elle pose au milieu de la table, sur le rond de bois.

Elle dispose deux couverts, aligne les cuillers le long des assiettes, verse la soupe, déplie sa serviette à carreaux.

Bon appétit ! lance-t-elle.

Lucien est parti en novembre, il y a deux ans. Malou se souvient du vent le jour de l'enterrement, un vent qui faisait tournoyer des boules de feuilles rouges. Lucien s'est éteint dans son sommeil, du Lucien tout craché, poursuivi par la nécessité de passer inaperçu.

Lucien a vécu toute sa vie dans l'ombre. Quand il avait sept ans, il s'appelait Simon. Un couple de fermiers l'a caché dans une remise au fond d'une grange, derrière un mur de ballots de paille.

Louise Lavergne s'était prise d'amitié pour les parents de Lucien, les Cohen, installés trois ans plus tôt dans le village. L'homme était architecte de métier et la femme styliste, mais ça, personne ne le savait. Ils avaient repris la mercerie quand la vieille Suzanne avait fermé les yeux sans signe avant-coureur, et sans héritier non plus.

Les gens du village ne posaient pas de question, enfin en public. Chacun appréciait que la petite boutique, si bien achalandée, si joliment décorée « comme à la

ville » disaient les dames, n'ait pas baissé définitivement son rideau, car une mercerie en ce temps-là était aussi indispensable à la vie d'un bourg qu'une boulangerie. La seule chose qu'on savait c'est que les Cohen avaient quitté Paris car le petit ne supportait pas l'air de la ville. On disait aussi qu'ils avaient des ancêtres au cimetière et que cela avait motivé le choix de Cernon. Évidemment il y avait des Cohen au cimetière, dans un petit carré derrière des grandes sépultures, mais avaient-ils véritablement des liens de parenté ? Des vieilles femmes à la langue rugueuse en doutaient, et pourtant le couple fleurissait bien une tombe.

Mais quand, en août 42, les informations sur les rafles de Juifs sont devenues récurrentes, les gens ont parlé. Certains affirmaient que la présence de cette famille pouvait attirer l'attention des Allemands et des ennuis, d'autres assuraient au contraire que loin d'une grande ville les Cohen ne faisaient courir aucun danger à la communauté. Mais d'un coup les raisons de leur installation à Cernon devenaient opaques. Ils se cachaient, mais pourquoi ? Des soupçons de vols à grande échelle, de trafics commençaient à émerger.

Louise Lavergne, dont le ventre restait aussi sec que son arbalète de mari, avait pris le petit Simon en affection. Assis par terre dans l'arrière-boutique, le petit construisait des maisons en carton sur lesquelles il collait des morceaux de tissu ou de laine, très concentré, très appliqué, il jouait en silence. Quand elle venait acheter du fil, Louise lui offrait des biscuits à la fleur d'oranger ; le garçonnet se levait poliment et la remerciait en lui donnant un baiser timide, à peine appuyé, mais Louise en était toute retournée. Simon avait les traits fins, le cheveu soyeux, et un regard vert, si doux. Louise le dévorait des yeux. Ce petit ressemblait en tous points à l'enfant qu'elle aurait tant aimé choyer.

Un jeudi, Louise surprit à l'épicerie une conversation stupéfiante. Des langues acides suggéraient de prévenir les Allemands de la présence de la famille Cohen, « pour être en règle, s'entend, pas pour autre chose... »

Louise quitta discrètement la file des ménagères et

poussa la porte de la mercerie. Ana Cohen brodait une pièce de lin, elle l'accueillit avec un sourire. Louise l'entraîna à l'arrière et répéta ce qu'elle venait d'entendre. Ana se mit à trembler, monta l'escalier et revint avec son mari. Rafaël Cohen était un homme grand et mince qui dégageait naturellement un air serein mais là, son regard trahissait la panique.

Louise répéta et évoqua les bavardages qui circulaient depuis quelques semaines sur leur installation et elle ajouta « Je ne vous demande rien, moi, mais si je peux vous aider, par exemple en prenant le petit Simon quelque temps à la ferme... » Le visage d'Ana se crispa. Rafaël prit sa femme par le coude.

– Je pense, Ana, qu'il serait préférable que Simon soit mis en sécurité, le temps que nos contacts puissent intervenir.

Le soir même, le petit fut allongé à l'arrière de la voiture qui prit le chemin de la ferme des Lavergne ; Rafaël avait dans la journée obtenu de Paris des informations alarmantes sur les dénonciations.

Les parents Cohen n'ont pas eu le temps de faire intervenir leurs soutiens. Le lendemain matin à l'aube, ils furent embarqués. Seule Madeleine, la boulangère, assista à la scène. La veille, derrière ses volets, elle avait aussi vu s'éloigner la voiture sur le chemin de la ferme. Ana s'était effondrée en refermant la porte.

Toute sa vie, Madeleine assura qu'elle avait vu le petit partir avec ses parents dans le camion des Allemands.

Louise Lavergne avait installé dans une pièce sans fenêtre, à l'arrière de la grange à foin, une petite chambre éclairée par une ouverture dans le toit. Vu de l'extérieur, nul ne pouvait imaginer que ce rustique hangar puisse accueillir autre chose que des murs de ballots de paille. Les Allemands, lors de leur descente deux jours plus tard, ne le soupçonnèrent d'ailleurs pas.

Louise continua à acheter des biscuits à la fleur d'oranger à la boulangerie : « Mon Jeannot aime ça maintenant » disait Louise. Madeleine en rajoutait toujours un après avoir pesé le sachet. Le visage du petit Simon passait furtivement devant ses yeux.

Ana et Rafaël Cohen ne revinrent jamais à Cernon. Les habitants ne s'en étonnaient pas en public mais derrière les portes, on avançait des noms de langues empoisonnées qui, pour être en règle, avaient pu juger qu'un coup de téléphone ciblé relevait d'une obligation.

Trois ans plus tard, Louise confia à la boulangère qu'elle hébergeait désormais son neveu de dix ans, Lucien, orphelin. Louise était radieuse.

– Et figure-toi, Madeleine, que lui aussi aime les biscuits à la fleur d'oranger !

– Alors je t'en mets le double ?

– Pourquoi le double ?

– Ben ! Pour ton neveu et pour ton Jeannot...

Louise bredouilla. Un sourire éclaira le visage de Madeleine. Le petit Simon avait dû bien changer.

Nul ne sait comment Simon, devenu Lucien, a vécu ces trois années caché dans la chambre à l'arrière de la grange à foin. Louise déversa sur lui un lot d'amour maternel incommensurable contenu depuis si longtemps ; elle avait gagné d'être mère, il n'avait manqué de rien.

Quand il venait à parler de cette période de sa vie, Lucien disait seulement que sa passion pour la construction de villes miniatures en paille s'était découverte à cette époque et puis rien d'autre, rien.

Jamais il ne parlait de son enfance, de sa vie d'avant son arrivée « officielle » à la ferme des Lavergne. Il avait en lui, très enfouie et solidement ancrée, l'impérieuse nécessité d'oublier, de se faire oublier.

Un soir, alors qu'il avait déjà cinquante ans, la radio diffusa une émission sur les rafles des Juifs et les Justes de France. Lucien était resté figé, son bol de tisane à la main, assis sur le banc, près de la cheminée. Il avait remonté le temps, il était parti loin, il était Simon et il était seul avec ses souvenirs. Malou n'avait pas bougé. Elle avait devant elle un fantôme qu'il ne fallait pas réveiller. Durant une heure, elle avait baissé la tête pour ne pas croiser le regard de son Lucien dont elle savait qu'il portait un secret impossible à partager. Elle avait appris, le jour de leur mariage, que son fiancé ne s'était pas toujours prénommé Lucien.

Quand le générique de fin de l'émission fut envoyé, Lucien se leva, sans bruit, sans un regard pour Malou, il monta au grenier.

Cette nuit-là, il exhuma de dessous une vieille bache poussiéreuse, un village miniature en paille. Il se remit à l'ouvrage.



Malou mange en silence. Elle racle le fond de son assiette.

Marcel s'approche de la table et se frotte contre la jambe de la vieille femme.

D'un geste tendre, elle le caresse, se lève et lui verse du lait dans un bol, au pied de l'évier. Elle attrape une pomme et un couteau.

– J'ai recouvert les cageots, pour ne pas qu'elles gèlent, comme tu faisais.

Malou parle à l'assiette en face d'elle.

Elle mange sa pomme, ramasse la vaisselle, la pose dans l'évier, passe un coup de torchon sur la table et s'assied dans son fauteuil en velours rouge.

La lumière du plafonnier vacille. Malou lève la tête. Marcel se jette dans l'escalier et disparaît.

Un objet chute dans le grenier. Marcel a pris peur, le voilà qui revient et se frotte contre le pied du fauteuil.

Malou monte. Elle se courbe et passe la petite porte en bois du grenier.

Le sol est recouvert d'un village miniature en paille : l'église et son clocher, l'école et sa cour, des rues bordées de maisons, un petit pont sur une rivière peinte en bleu, une place avec de grands arbres et des bancs.

– Ah je vois que tu as rajouté des maisons. Des boutiques on dirait, l'une en face de l'autre. C'est au bout de la Grand-Place, alors voyons... Cela pourrait être la boulangerie et l'agence immobilière. Il se dit qu'elle va mettre la clef sous la porte, l'agence immobilière, un comble. Remarque, aucun commerce n'a jamais tenu dans ces locaux-là, c'est pas nouveau. On dirait que le lieu est maudit. Martine la boulangère dit que, du temps de sa grand-mère, il y avait une mercerie qui marchait drôlement bien en face, à la place de l'agence, et joliment décorée avec ça, comme à la ville.

Une latte de parquet grince, un souffle passe.

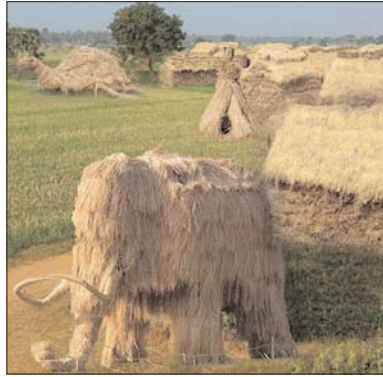
Malou éteint et redescend.

Dans son fauteuil, elle se cale, prend la boîte de biscuits posée sur le guéridon. Marcel prend place sur les genoux.

– Au fait je ne sais pas si je t'ai dit mais Martine vend maintenant des biscuits à la fleur d'oranger, comme autrefois.

Le lourd rideau en velours de l'entrée balance, la pendule sonne huit coups.

Malou est lasse. Les jours trop courts de décembre la fatiguent.



TROUBLE COMME DE L'EAU DE SOURCE

*Dimanche 14 janvier*

17h45, Edmond Grassin lève le nez de son journal. L'autocar de Rennes vient de s'arrêter sur la grande-place de Paimpont, Ille-et-Vilaine.

Deux femmes descendent : la première est jeune, petite et fluette, vêtue d'un anorak. La seconde est plus âgée, grande, le teint très pâle, elle est enroulée dans un grand manteau fermé par une broche en forme de papillon. Il pleut, les deux femmes pressent le pas en direction de l'Auberge du lac.

La porte de l'entrée sonne. Edmond Grassin pose un torchon sur le percolateur et regarde par-dessus ses lunettes.

– Mesdames bonsoir, c'est pour quoi ?

– Bonsoir, j'ai réservé une chambre au nom de Duval, dit la plus jeune.

– Oui je vois ça, dit l'homme en faisant glisser son doigt sur la page du registre, ça sera la 12, au premier, à gauche au fond du couloir. Le petit déjeuner est servi de 7h00 à 8h30. On ne fait pas restauration le dimanche soir, bonne soirée, Mesdames.

La femme plus âgée s'approche.

– Bonsoir, pardon mais nous ne sommes pas ensemble. J'ai moi aussi réservé une chambre, au nom de Glenorchy avec un Y.

– Pas possible je suis complet ! Voyons...

Edmond Grassin repositionne ses lunettes sur le bout de son nez.

– Ah ben ! Ben oui j'ai bien Glenorchy avec un « i », mais c'est pas le problème le « i » ! J'ai Duval et Glenorchy sur la même chambre ! Ah ben ça, c'est encore une embrouille à la Josette ! Quand est-ce que vous avez appelé ? Mardi ? Eh ben c'est ça ! Le mardi, je descends à Redonet je laisse la maison à Josette. Josette c'est ma belle-sœur, elle perd la boule depuis que mon frère est parti se reposer au bout de la rue, c'est comme ça qu'on parle du cimetière ici.

– Oui bon, alors comment fait-on ? demande la plus âgée.

– Ben comment on fait ? C'est complet, c'est complet ! Avec le séminaire, c'est tous les mois de janvier

pareil, on est complet. Remarquez, on va pas se plaindre, avant en janvier on fermait tellement c'était mort. Bon écoutez, j'ai qu'une solution à vous proposer : la 12 c'est une familiale, il y a deux lits, un grand et un petit, vous pourriez peut-être la prendre toutes les deux ?

– Moi je suis tout à fait disposée à partager la chambre ; la nuit est tombée, il n'y a pas d'autocar avant demain, pas d'autre hébergement à Paimpont d'après ce que je sais, je prendrai le petit lit si vous le voulez, propose la femme la plus âgée en ouvrant sa broche.

– Oui vous avez raison, on ne peut pas faire autrement, mais je prendrai le petit lit, rajoute l'autre femme.

– Ben, vous battez pas pour le petit lit quand même ! Allez, voici la clef de la 12, et en dédommagement de l'embrouille à la Josette, je paye ma bolée, et si ça peut vous dépanner j'ai des sandwiches au pâté. Ceux du séminaire, les savants, ils sont montés souper à Rennes, ils ne vont pas rentrer avant dix heures.

Les deux femmes s'installent en silence sur des banquettes en velours rouge, autour de la table en bois foncé, patinée par les années et maculée de traces rondes.

– Voilà, mes p'tites dames, un cidre fermier de chez Le Guen, le meilleur de toute la région de Brocéliande, vous m'en direz des nouvelles, et voici du pâté maison. Alors qu'est-ce qui vous amène par chez nous ? Vous n'êtes pas du même genre que les savants du séminaire...

La plus jeune des femmes se racle la gorge.

– Moi je suis venue pour l'usine d'eau de source, je suis dans la maintenance. Il y a eu une panne dans la salle blanche, sur la boucheuse, et l'employé qui répare d'habitude est à l'hôpital, alors l'agence m'a appelée, l'agence d'intérim je veux dire. Je vais régler ça demain, il faut que tout reparte au plus tard à 17h00, une usine de mise en bouteille, ça doit tourner 7 jours sur 7.

– Ah ben oui ! C'est le gars Kervarec qu'a fait une infection urinaire, il ne buvait pas assez qu'ils ont dit. Ben pourtant ! Et vous ? interroge Edmond Grassin en se retournant vers l'autre femme.

- Je fais un travail de recherche sur l'influence que l'art peut avoir sur une population ciblée quand son lieu de vie ou d'origine a contribué à la notoriété d'un objet artistique.

Edmond Grassin fronce les sourcils, la jeune femme regarde la fleur peinte sur sa bolée.

- Mais sinon, vous faites quoi comme travail ? insiste Edmond.

- C'est mon métier, je suis ethnologue spécialisée dans la littérature orale, mais j'ouvre mes explorations à d'autres champs disciplinaires comme le cinéma ou la peinture.

- Ah bon ! Par exemple ? questionne encore Edmond, toujours incrédule.

- Par exemple : Nantes et Barbara, Vesoul et Brel, Toulouse et Nougaro, Cherbourg ses parapluies et Jacques Demy, Giverny et Monet, et beaucoup d'autres encore.

- Et alors Paimpont, pourquoi Paimpont ? ose timidement la jeune femme.

- Les Forges ! J'ai compris ! Moi je sais, Les Forges ! hurle l'aubergiste, « Digue, ding, don, don, ce sont les filles des forges, digue, ding, dondon, ce sont les filles des forges, des forges de Paimpont, digue ding ding-dondaine, des forges de Paimpont, dingue ding ding-dondon... »

- C'est quoi ? insiste la femme.

- Une chanson de Tri Yann sur l'album « An Naoened » en 1972, affirme fièrement Edmond, vous n'étiez pas encore née...

- Outre cette chanson bien sûr, ici, dans ce lieu mythique, le travail est colossal et ce sont des équipes spécialisées qui y consacrent leur temps, pour ne pas dire leur vie. L'histoire, comme les mythes, les légendes, et la féerie qui les entoure donnent souffle et vie à chaque pierre, on entend couler la fontaine de Baranton, on se sent habité d'une force obscure en traversant le Val sans retour, on...

- Et surtout, on entend bien sonner le tiroir-caisse depuis que le Comité du Tourisme a décidé de ressortir toutes ces vieilles histoires, pas avérées d'ailleurs, pour que des touristes s'arrêtent chez nous ! ironise Edmond. Remarquez ça fait vivre le bourg bien sûr, je ne vais pas me plaindre, j'suis toujours complet même en janvier, mais quand même ! Ca nous fait des drôles de clients, faut voir ça ! Y'a les illuminés qui marchent

la nuit dans la forêt en causant tout seuls ! Et ceux qui ne font que lire, même à table. Sans compter ceux qui se laissent pousser la barbe jusqu'aux genoux, et aussi tous les savants du séminaire qui cherchent, qui cherchent ; ils ne savent même plus quoi à force, mais ça cause pendant des heures, ça écrit des nuits entières ! Heureusement il y a aussi quelques familles rapport à Walt Disney. Notez, fallait bien trouver quelque chose pour faire de « l'économie touristique » comme ils disent. Enfin, y'a des coins qui ont eu plus de chance que nous ! Regardez, ceux qui ont une spécialité de fromage, ou du vin par exemple, ça fait venir du monde dans les caves et c'est tout de même plus joyeux !

- Mais vous, vous avez l'eau de source de Brocéliande ! Elle est d'une grande qualité, l'eau de source de Brocéliande, vous savez, intervient la jeune fille.

- Mais enfin, on ne peut pas comparer ! tempête Edmond, visiter une usine d'embouteillage d'eau, c'est pas la même chose que visiter une cave à Saint-Émilion quand même !

- Mais vous avez aussi Les Forges, rajoute l'autre femme, ça c'est « avéré » n'est-ce pas ? Et elles vous ont valu une chanson qui tient une incontestable place dans le patrimoine de la chanson française, je l'évoque d'ailleurs dans la préface de mon livre...

- Ouais, mais c'est pas avec ça qu'on aura des vrais touristes ! Je veux dire des gens normaux, des familles qui consomment, qui achètent des « goodies » comme ils disent, comme au Parc Astérix, à Disneyland, à Jurassic Parc. C'est ça qu'il faut à Paimpont : un Merlin Parc ! Il faut fermer la forêt, la faire payer, installer des jeux, transformer Les Forges en maisons à thèmes avec des machines à sous, embaucher des gars pour jouer le Merlin, construire un restaurant à l'américaine qui servirait des hamburgers avec de l'andouille de Guéméné...

Edmond était rouge de colère.

- Et... il s'appelle comment votre livre au juste ?

- « Sur les traces de... Quand les artistes imposent à leur lieu d'inspiration, une nouvelle respiration ».

- Ah ! Et par comment Glenorchy déjà ?

- Par Guenièvre de Monfort.

- Ben, c'est pas Glenorchy avec un Y votre nom ? s'étonne Edmond.

- Glenorchy est mon nom de femme, mon nom de naissance est de Monfort, Guenièvre de Monfort.

– Mais c'est un nom de par ici ça, Monfort ! Et Guenièvre c'est pas une de la légende ?

– Si, bien sûr. Guenièvre est un personnage du cycle arthurien. Elle était l'épouse du Roi Arthur, elle a aimé Lancelot du Lac qu'elle a détourné de la quête du Graal et ce prénom signifie en gallois... « la dame blanche »...

– Eh bien, on y revient encore ! Bon, c'est pas qu'on s'ennuie, mais il se fait tard.

– Moi, à part l'eau de source, je n'avais jamais entendu parler de Brocéliande.

Le jeune fille, jusqu'ici attentive et silencieuse vient de se redresser.

– Même pas avec Walt Disney ? s'étonne Edmond, Depuis le dessin animé, tout le monde connaît « Merlin l'enchanteur ».

– Non, je ne me souviens pas avoir vu « Merlin l'enchanteur », ça m'aurait marquée, mon père s'appelle Merlin.

– Heu bon... mes p'tites dames, je ferme là maintenant... Ça ira pour ce soir. La dame blanche va aller se coucher, la fille de Merlin pareil, et le père Edmond va aller lire son Vélo magazine tranquillement dans son lit pour se changer les idées. Allez bonne nuit tout le monde, à demain !

*Lundi 15 janvier*

7h00, Edmond Grassin ouvre les volets de l'Auberge du lac.

– Bonjour Mademoiselle Duval, un p'tit café ? Vous avez bien dormi ? Y'a pas eu trop de raffut quand les savants sont rentrés ?

– J'ai passé une excellente nuit. Madame Glenorchy m'a raconté l'histoire de Merlin l'enchanteur pour m'endormir.

– Eh ben ! Y'aura plus qu'à la répéter ce soir à Lancelot ! marmonne Edmond dans sa barbe en retirant le torchon du percolateur.

7h33, un groupe d'hommes en costume prend place autour des tables de l'auberge.

– Bonjour messieurs, café ? demande Edmond.

– Oui, café, grand café, répond l'un des hommes. Dites-moi Edmond, il se passe de bien étranges choses dans votre établissement : cette nuit notre confrère

Durand-Dumontil prétend avoir fait une drôle de rencontre dans le couloir. Voilà, nous sommes rentrés peu après 22h00 et chacun a intégré sa chambre, nous avons tous une communication à préparer pour ce matin. Charles-Henri, enfin notre confrère Durand-Dumontil, a alors été importuné par des voix qui chantaient dans une chambre au fond du couloir. Il est allé demander le silence devant la porte incriminée, et comme il s'en retournait, il prétend avoir été poursuivi par... c'est difficile à croire... par « la dame blanche » ! Oui oui, une femme d'une étrange blancheur façon fantôme, entraînant derrière elle une nuée de papillons, qui l'aurait poursuivi jusqu'à sa chambre en grommelant des injonctions celtiques ! Notre confrère s'est alors enfermé à double tour, il n'a pas fermé l'œil de la nuit, paraît-il, et il restera prendre du repos ce matin. Je me demande, chers confrères, jusqu'où ira l'imagination de notre ami Charles-Henri pour se soustraire à ses obligations, ajoute l'homme en se levant et en regardant les autres d'un air complice et malicieux, ah ahah ! N'était-ce pas ce cher Durand-Dumontil qui devait nous parler ce matin des relations entre les fées et les hommes en s'appuyant sur l'exemple de Guenièvre ? Sacré Charles-Henri !

– À moins que ça ne soit le muscadet qu'il s'est sifflé hier soir, qui lui ait donné la berlué ! marmonne Edmond dans sa barbe en activant le percolateur.

8h15, Guenièvre Glenorchy entre dans la salle.

– Bonjour Madame Glenorchy, qu'est-ce que vous buvez le matin ? grommelle Edmond sans lever la tête.

– Un grand crème, bien blanc, s'il vous plaît.

– Bien blanc, bien sûr ! Blanc, blanc, tout blanc, tout est blanc même la nuit ; les chats sont gris, les dames sont blanches et coursent les illuminés dans les couloirs avec une armée de papillons... !

– Ah ! C'est pas de la tarte de garder la tête sur les épaules au milieu de tout ça ! marmonne Edmond dans sa barbe en essayant le percolateur.

À ce moment-là, le car de Rennes s'arrête sur la place : une femme vêtue d'un manteau de laine et coiffée d'un fichu en descend et se dirige vers l'auberge.

– Ah tiens voilà Josette ! Tu tombes bien, toi ! Tu m'as encore fait des embrouilles dans les réservations mardi

dernier, j'avais deux clientes sur la 12 hier soir.

- Ben comment c'est possible Je n'ai pas pris les réservations mardi dernier, je ne t'ai pas remplacé, t'es pas allé à Redon! Rappelle-toi, y'avait le Comité du Tourisme pour les labels, depuis le temps que tu la réclamais, ta pancarte Lieu d'accueil-lieu de mémoire en pays de Brocéliande. Je m'en souviens, j'étais derrière le bar quand le téléphone a sonné pour la deuxième

fois: c'est au moment où le président du Comité rigolait avec les autres à propos d'un tract anonyme tombé une nuit dans les boîtes à lettres sur une idée débile de Merlin Parc. Tout le monde trouvait ça grotesque et se demandait quelle andouille avait pu imaginer une telle ineptie. Tu t'es précipité pour répondre au téléphone...

- J'm'en rappelle pas... marmonne Edmond dans sa barbe en repliant le torchon sur le percolateur.

